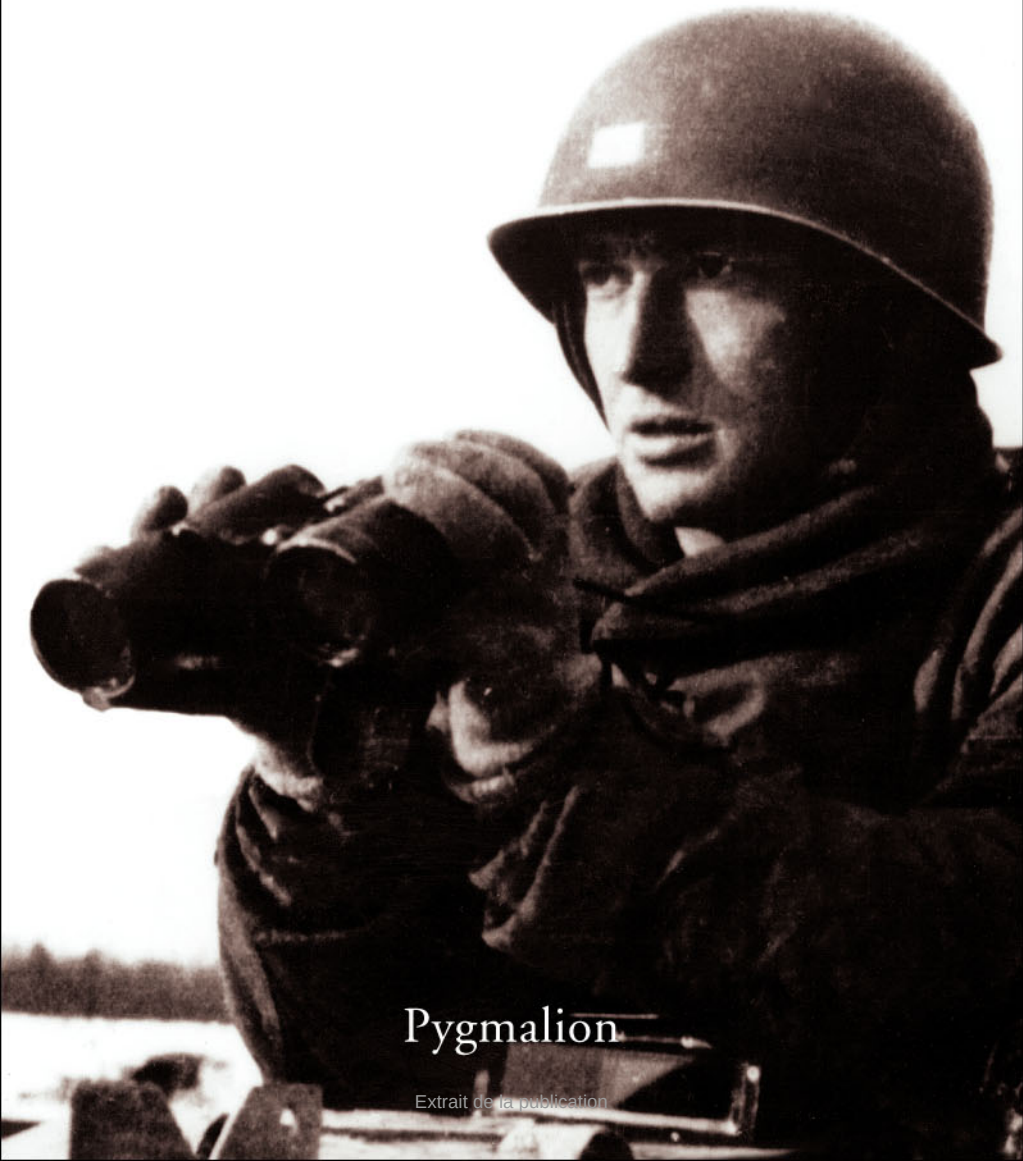
JEAN-CLAUDE
SERVAN-SCHREIBER

Tête haute

Souvenirs



Pygmalion

Extrait de la publication

JEAN-CLAUDE
SERVAN-SCHREIBER

Tête haute

À quatre-vingt douze ans, Jean-Claude Servan-Schreiber publie ses souvenirs de guerre, relatant ainsi un parcours extraordinaire au service de la France.
Petit-fils de commerçants juifs allemands arrivés en France en 1875 et parfaitement assimilés, il a accompli les meilleures études à Paris et à Oxford. Dès lors, quels pouvaient être son destin et ses choix, en 1940, quand la France se coucha devant l'envahisseur nazi ? Mobilisé dès le 13 septembre 1939, il avait vécu l'humiliation de la défaite. Tandis qu'un certain nombre de ses condisciples, fatalistes, plièrent l'échine, lui n'hésita guère : son chemin était tracé. D'emblée, il choisit de résister et de rallier l'Algérie et la France Libre, via l'Espagne et ses camps où il fut ensuite détenu plusieurs mois. Il débarqua sur les côtes de Provence en août 1944 et fit une guerre exemplaire en tant que lieutenant dans un régiment de chars de la vaillante 1ère division blindée du futur maréchal de Lattre de Tassigny. Et pourtant, cela n'empêcha pas que, malgré son courage, ce catholique par choix, engagé dans une arme, la cavalerie, profondément « vieille France » et antisémite, se vit refuser, un temps, la Légion d'honneur du fait de sa naissance.

Jean-Claude Servan-Schreiber, né le 11 avril 1918 à Paris, appartient à une célèbre dynastie d'hommes de presse. Il a été directeur général des Échos *et, à la demande du général de Gaulle, fondateur de la Régie française de publicité.*

Pygmalion

10-VIII Création Studio Flammarion Photo collection Jean-Claude Servan-Schreiber

Extrait de la publication

TÊTE HAUTE

Souvenirs

Extrait de la publication

JEAN-CLAUDE
SERVAN-SCHREIBER

TÊTE HAUTE

Souvenirs

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0350-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Une de mes petites-filles m'a posé récemment mille questions sur ma vie à l'époque de la guerre. Elle a vingt-deux ans. J'en ai soixante-dix de plus. J'ai répondu franchement, même à propos des sujets les plus intimes, les plus indiscrets. Sa génération est plus avide de savoir que celle de mes propres enfants. Tous les cinq ont pourtant grandi au milieu de quelques souvenirs, des photos bien sûr, mais aussi des poignards et des glaives des armées française et américaine autant qu'allemande, jusqu'à un casque américain que j'ai porté et longtemps conservé. Ma mémoire est intacte. Si je peux dater chaque épisode traversé, c'est grâce à de petits carnets, archivés, que tout au long de ma vie j'ai scrupuleusement tenus.

Je suis Français. Mes aïeux étaient Juifs. Deux bonnes raisons d'aller au feu. J'ai fait six ans de guerre. On fait la guerre pour défendre son pays, mais on défend son pays en tuant des hommes. J'ai tué. La nuance n'est pas mon fort. Je suis un homme

carré et même brutal. L'expression « taillé à la serpe » me paraît adaptée.

Je suis né en 1918. Jeune homme, on m'avait envoyé, pendant trois ans, étudier à Oxford pour parfaire mon anglais et apprendre la pratique de l'aviron, une université tellement pacifiste qu'elle venait de voter la motion suivante : « Qu'aucun homme de cette université ne se batte jamais ni pour son roi ni pour sa patrie. » On connaît la suite ! Pourtant, j'ai pris conscience dès 1935 qu'il allait falloir combattre les Allemands. Cette année-là, à l'occasion d'un retour en France au cours duquel je comptais rejoindre des amis à Saint-Tropez, mes parents ont décidé de m'expédier en URSS avec une halte en Allemagne, à Berlin. Il fallait, m'expliquèrent-ils, que je voyage, que je découvre le monde par moi-même, surtout ces deux pays que les Français connaissaient fort peu, et mal. Je n'ai pas tout de suite compris leurs arrière-pensées.

Le conseiller commercial, ami de mes parents, du nom d'Omer Wilhelm, m'a accueilli à Berlin deux semaines. De là, j'ai traversé la Pologne en train pour rejoindre Moscou où j'ai séjourné quinze jours chez M. Paillard, un autre ami conseiller d'ambassade. Même rapidement et par la seule fréquentation de la rue et des restaurants, ce voyage m'a donné l'occasion de me faire une idée des deux régimes : la même police, la même dureté abominable.

En revenant, j'étais gauchiste. Comme la Ligue communiste révolutionnaire n'existait pas, j'ai adhéré

à la L.I.C.P. (Ligue Internationale des Combattants de la Paix) qui avait pour président Henri Barbusse ! Mais je savais trop bien qu'on allait au-devant du conflit armé et qu'il faudrait compter parmi les meilleurs. Je me suis donc inscrit à la préparation militaire supérieure dont je suis sorti dans les premiers de ma promotion.

Ce livre rapporte les années de guerre qui ont suivi. Il témoigne naturellement aussi d'une famille très prolifique dont le nom a déjà quelques résonances. Une dynastie en politique, une dynastie dans l'univers de la communication et des médias dont l'émergence revient pour beaucoup à l'intelligence et au caractère de mon père, Robert Schreiber.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

LA NAISSANCE D'UNE DYNASTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les Schreiber et les Crémieux

Extrait de la publication

Extrait de la publication

S'intégrer

Mon père Robert est fils de Juifs allemands. Ses parents sont nés en Prusse-Orientale : Joseph Schreiber a vu le jour à Gleiwitz et celle qui allait devenir sa femme, à Thorn, sous le nom de Clara Feilchenfeld. En dépit d'un aïeul rabbin, mon grand-père a toujours montré un laïcisme forcené. Ses convictions ont d'ailleurs suscité l'ire du chancelier Bismarck et il a fini par décider de quitter la Prusse. C'est ainsi que ma grand-mère a proposé, un peu intuitivement il faut bien le dire, d'aller s'installer en France : dans son enfance, une nourrice française lui avait appris la langue dont les sonorités lui paraissaient plus aimables que celles de l'anglais. C'est la raison assez fortuite de notre arrivée ici.

Avant le départ, le conseil de famille s'est réuni. En bons petits Juifs, tous nos proches étaient, comme on dit, « dans les affaires », un peu à l'image des réseaux du Sentier à Paris. Ils vendaient des chevaux, des légumes, des chaussures, et même des corsets ou des soutiens-gorge. Ils ont délégué Joseph en tant que

représentant commercial en France. La commande passée était aussitôt expédiée. Dans les deux sens. Il n'y a jamais eu un quelconque contrat écrit entre eux et, cependant, pas l'ombre d'un désaccord, un cas de figure inconcevable aujourd'hui.

Mon grand-père est donc arrivé à Paris en 1875, a pu rapidement obtenir la nationalité française et s'est installé d'abord rue d'Hauteville, avant d'établir ses pénates, l'aisance venue, rue du Faubourg-Poissonnière. Nés sur le territoire, ses trois fils, Robert (en 1880), Georges (en 1884) et Émile (en 1888) sont français à part entière.

Une fois bachelier, mon père, Robert, qui était déjà bilingue, s'est inscrit aux Langues Orientales. Le cursus permettait de ne faire qu'une année de service militaire au lieu de trois. Puis il a commencé sa vie professionnelle dans l'entreprise qu'avaient montée mon grand-père et un associé d'origine russe, nommé Aronson, un patronyme qui signifie fils d'Aron. C'était une famille entreprenante : un fils de la deuxième génération a émigré en Amérique où il a lancé les briquets du même nom, Ronson. Je crois que Robert a fini par racheter la boutique du père Aronson, mais il était autrement déterminé.

Grimper chaque jour, avec une valise pleine, les étages des immeubles de la rue du Faubourg-Poissonnière, de la rue Martel ou de celle des Petites-Écuries pour colporter la marchandise importée, c'était usant. Il a réfléchi et il s'est dit : je vais distribuer un prospectus où j'indiquerai, au jour le jour, la liste des produits que je compte vendre et celle que je souhaite acheter. L'idée a fait son chemin auprès

Extrait de la publication

de ses collègues qui ont vite compris l'utilité de la diffusion de l'information. Vous aussi, leur a-t-il expliqué, pouvez apparaître dans le bulletin moyennant participation. La première mouture des *Échos* était née et la vente d'espaces publicitaires allait financer l'aventure. Mon père, qui avait de l'audace, n'a pas hésité à frapper à la porte du directeur de la liqueur de Bénédictine pour le convaincre d'échanger le bandeau de une contre la signature d'un contrat de quatre ans.

Le premier numéro a paru en 1908 sous le titre *Les Échos de l'exportation*. Mon père en avait installé les bureaux rue Martel, où ils resteront longtemps. Le succès n'a pas tardé : cinq ans plus tard, cinq mille abonnés alimentaient la trésorerie, un résultat plus qu'honorable pour un modeste bulletin d'informations commerciales qui, entre-temps, s'était vu augmenté de commentaires rédigés par mon père, puis de vrais articles. Quand la guerre de 14 est arrivée, le fichier qui listait tous ces noms a été caché en lieu sûr, dans un quelconque grenier, j'imagine.

Les trois frères Schreiber ont été mobilisés dans l'armée française, à la grande fierté de leur mère. Tous en ont miraculeusement réchappé, et même brillamment. Mon père a servi en Roumanie en tant que capitaine de l'aviation, une arme très dangereuse. Grâce à son fils Pierre, ses Mémoires ont été publiés[1]. Georges, qui avait fait des études de médecine, a été affecté au Service de santé et Émile, le benjamin, a

1. *Journal* de Robert Servan-Schreiber, présenté par Pierre Servan-Schreiber, Éditions Léo Scheer, 2009.

fait partie des « Piou-piou » qui ont combattu à Verdun. D'une certaine manière, ils obéissaient à Clara, ma grand-mère :

— Vous devez vous battre pour la France. Revenez tous avec la croix de guerre, leur avait-elle dit, sinon vous ne revenez pas !

Ses expressions, doublées d'un accent juif épouvantable que j'ai encore dans l'oreille, avaient toujours quelque chose de surprenant. Chacun de ses fils rentrera avec la Légion d'honneur à titre militaire.

Bilingue, agrégé d'allemand, mon père avait été nommé interprète officiel de l'armée française, affecté au service du généralissime Joffre, mais au moment de prendre son poste, on lui a substitué un normalien, lui aussi agrégé d'allemand, au demeurant Français de souche, du nom d'André Tardieu. En échange, on lui a proposé un poste identique auprès du futur maréchal Franchet d'Esperey. Il est allé trouver ce supérieur et lui a dit clairement qu'il préférait se battre.

D'abord affecté dans les services de renseignements, il passait son temps entre Paris et le front. Là, comme il parlait un allemand parfait, sa tâche était d'aller dans les tranchées, d'essayer d'engager la conversation avec ceux d'en face de façon qu'ils se montrent. La manœuvre permettait de voir leur écusson et savoir à quel corps d'armée ils appartenaient et d'où ils venaient. Moi-même, dans d'autres circonstances, je ferai des choses analogues, je peux dire que ce n'était pas évident.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000318.N001
Dépôt légal : mai 2010

Extrait de la publication